

Ewa Kalinowska  
Université de Varsovie

## ÉCRIRE NÈGRE EN FRANÇAIS : AFFAIRE *BATOUALA*

“Writing in Black French – *Batouala* Affair”

**SUMMARY** – *Batouala: A True Black Novel*, written in 1921 by René Maran, was the first black narrative in French to win the Prix Goncourt. Written nearly twenty years before Senghor’s and Césaire’s works appeared, *Batouala* stands out as a notable novel which foretells the Negritude phenomenon expressing the validation of Africa as the matrix of a proud Black race. The Blacks’ world and attitudes are portrayed through their beliefs and habits. The contact of African and European cultures is a traumatic one – Africans present a candid portrayal of colonialist presence in their country – critical and raw. Despite the discomfiture of the encounter between two cultures, *Batouala* paved the way for the successors – Negritude’s representatives, writers of the independence period and engaged witnesses of the modernity.

**KEYWORDS** – René Maran’s *Batouala*, Black’s point of view, colonialism, Africa

„Opisać ‘murzyńskość’ po francusku – sprawa *Batouali*”

**STRESZCZENIE** – *Batouala: prawdziwa powieść murzyńska*, napisana w 1921 roku przez René Marana, była pierwszą „czarną” narracją w języku francuskim, która zdobyła nagrodę Goncourtów. Napisana niemal dwadzieścia lat przed pojawieniem się prac Senghora i Césaire’a, *Batouala* jest godną uwagi powieścią, która zapowiada zjawisko „murzyńskości”, uznające Afrykę za kolebkę dumnej, Czarnej rasy. Świat i postawa „Czarnych” przedstawione są poprzez ich przekonania i zwyczaje. Kontakt afrykańskiej i europejskiej kultury należy do traumatycznych – Afrykanie szczerze opisują obecność kolonizatorów w ich kraju – groźnych i brutalnych. Pomimo konsternacji wywołanej spotkaniem dwóch kultur, *Batouala* utorowała drogę następcom – przedstawicielom „murzyńskości”, pisarzom epoki suwerenności oraz świadkom zaangażowanym we współczesne wydarzenia.

**SŁOWA KLUCZOWE** – *Batouala* Reného Marana, punkt widzenia Czarnych, kolonializm, Afryka

La pluralité des cultures, rencontres et contacts entre différentes nations et cultures diverses, autant d’expressions qui sont devenues fréquentes et surgissent dans maints contextes. Le sens qui leur est assigné apparaît d’habitude comme positif, le terme même de *pluralité* est lié à d’autres, comme diversité et richesse. Il serait toutefois utile de rappeler que les sens positifs de ces expressions ne le sont que depuis une époque peu éloignée de la nôtre, quelques dizaines d’années à peine, sinon moins. Ainsi, l’étude de la pluralité des cultures, dirigée par l’esprit de respect, de bienveillance et de tolérance, est-elle un domaine de recherches relativement jeune. Dans cet article sera présentée une époque différente, reculée, celle où non seulement la notion de pluralité des cultures n’était pas étudiée, mais elle n’existait pas.

Vu la présence de la langue française sur tous les continents, due à la période coloniale, la problématique de la rencontre éventuelle de cultures différentes apparaît comme quasi-naturelle pour tous ceux qui s'attèlent à connaître les littératures d'expression française.

### **1. Cas de l'Empire colonial français – politique coloniale française**

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle commence un mouvement colonisateur d'une plus grande envergure : Louis XIV finance les voyages maritimes dans la région des Caraïbes (Martinique, Guadeloupe, Saint-Martin) ainsi qu'en Afrique (côtes du Sénégal).

Dès cette période commence la traite des noirs qui prend des formes officielles : en témoignent les décrets royaux, comme le fameux Code noir, promulgué par Louis XIV en 1685 ainsi que le second Code noir, publié par Louis XV en 1724. Les transports des négriers traversent en permanence l'Océan Atlantique pendant les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Avec le temps, la traite de l'Afrique acquiert de nouvelles formes : les matières premières deviennent de plus en plus importantes, le commerce international et le transport des marchandises comptent de plus en plus dans la balance économique – la colonisation à une grande échelle est entreprise par plusieurs pays européens. Ce mouvement est confirmé par la création de ministères des colonies, de partis politiques procolonialistes ; sont formulées des idéologies selon lesquelles la colonisation serait une forme de civilisation apportée par des nations supérieures aux nations inférieures. Les blancs, représentants d'une race suprême, avaient l'obligation de sauver l'Afrique en y apportant l'étendard de la civilisation sans lequel le continent noir n'aurait pas été capable de trouver les voies justes du sacro-saint progrès. Des projets internationaux sont mis en pratique afin d'équilibrer les intérêts des pays aux ambitions coloniales : est créée l'Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale (1876) et, événement d'une importance majeure, est organisée la conférence de Berlin qui détermine les zones d'influence, consacre le partage de l'Afrique ainsi qu'elle légalise l'exploitation de l'Afrique par l'Europe (novembre 1884 – février 1885).

Grâce à la politique européenne et la sienne, formulée par les hommes politiques et les idéologues de la Grande France, la III<sup>e</sup> République étend les possessions françaises en Afrique, jusqu'à la création de l'Afrique Équatoriale Française (Gabon, Moyen-Congo, Tchad, Oubangui-Chari) et de l'Afrique Occidentale Française (Mauritanie, Sénégal, Soudan français, Guinée, Côte d'Ivoire, Niger, Haute-Volta, Dahomey). Ainsi, la France domine des territoires immenses en Afrique – leur superficie dépasse 5 millions de km<sup>2</sup>.

Jusqu'aux indépendances, les colonies n'ont fait que profiter à la France : elles assuraient des matières premières, diverses marchandises, main d'œuvre ; le commerce avec les colonies était considéré comme intérieur, donc exempt de taxes. Parallèlement, les habitants indigènes étaient traités comme des êtres de seconde catégorie, n'ayant point les droits des citoyens français natifs. Le régime de l'indigénat, en vigueur en Algérie à partir de 1830, puis généralisé dans l'ensemble des possessions coloniales françaises à partir de 1865, sous forme du Code de l'Indigénat, divisait les habitants des terres gouvernées par la France en deux catégories : les citoyens français, résidant en France métropolitaine ainsi que les sujets français, donc les populations locales des territoires colonisés qui ne disposaient pas du droit de vote ni ne pouvaient exercer certaines professions<sup>1</sup>.

Tout au long de la période de colonisation, la politique envers les populations locales est celle d'assimilation : les habitants des territoires colonisés sont invités à s'intégrer entièrement à la culture et à la civilisation de la France dans tous les domaines possibles : langue, scolarité, coutumes, modes de vie. Il n'est en aucun cas question, non seulement de valoriser la civilisation africaine, mais même de la présenter ou faire connaître ; certaines conceptions allaient jusqu'à vouloir déraciner, voire détruire les cultures africaines. Au moindre signe de protestation, les noirs étaient traités d'illétrés ingrats, de fourbes méchants et de sauvages qu'il fallait éduquer et civiliser par force.

S'il y a eu des hommes politiques éclairés, partisans d'un colonialisme « humain », ils proposaient de gagner à la cause du colonisateur des élites de la population locale ; encore faut-il admettre que leurs propositions étaient souvent plus que modestes : « apprendre à l'indigène à parler notre langue, à la lire, à l'écrire, lui inculquer quelques rudiments de calcul avec quelques notions de morale est suffisant », comme stipulait le texte ministériel en 1924.

Les premiers essais de changer cet état des choses et de rapprocher au public français la culture, l'art et autres aspects du continent noir sont entrepris au début du XX<sup>e</sup> siècle (entre autres par le négritisme, visible dans l'art de Picasso ou de Gris) et lors de l'entre-deux-guerres : le mouvement est beaucoup plus sérieux et acquiert des formes plus diversifiées – sont organisées des expositions de l'art, différentes publications voient le jour – et c'est là que se placent les débuts de la création de René Maran.

## 2. René Maran – à la croisée des systèmes, des cultures, des races

René Maran avait les parents d'origine guyanaise<sup>2</sup>, lui-même naquit sur un bateau en route vers la Martinique et c'est sur l'île qu'il vécut quelques années.

<sup>1</sup> Le Code de l'Indigénat est resté en vigueur jusqu'en 1946.

<sup>2</sup> Ch. Onana, *René Maran, le premier Goncourt noir (1887-1960)*, Paris, Duboiris, 2007, p. 5 et sq.

Puis, il passa quelque temps de son enfance en Afrique, mais la période la plus importante de sa vie se déroula en France – à Bordeaux et à Paris. Maran travailla comme fonctionnaire de l'administration coloniale en Oubangui-Chari<sup>3</sup>, en Afrique centrale. Ainsi a-t-il pu connaître de son expérience le quotidien de la vie dans les colonies<sup>4</sup>.

Après une longue période de mûrissement, *Batouala*, véritable roman nègre, l'œuvre la plus célèbre de Maran, est publié en 1920 et reçoit le Prix Goncourt en 1921. Pour la première fois l'Académie récompense un auteur noir, sans doute à cause de l'union heureuse, dans son œuvre, du lyrisme et de l'art romanesque naturaliste. La publication même et l'attribution du prix font scandale : les autorités et la critique officielle reprochent à Maran de célébrer excessivement l'âme nègre et de dénoncer la réalité coloniale (avec ses excès et abus). La diffusion de *Batouala* est interdite en Afrique, Maran lui-même est poussé à démissionner (en 1924).

D'autres critiques ont été formulées qui touchaient Maran beaucoup plus<sup>5</sup>, c'étaient les remarques et opinions négatives de certains intellectuels noirs qui lui reprochaient de présenter une conception simplifiée de l'homme noir et l'accusaient de soutenir un colonialisme « au visage humain » ; toute cette période lui était particulièrement difficile vu ses dilemmes intérieurs, tiraillé qu'il était entre la loyauté envers les autorités françaises ainsi que la volonté et la nécessité de défendre les noirs, ses prochains<sup>6</sup>.

### 3. *Batouala* – thèmes, langue, message

*Batouala* met en scène un monde différent, celui des noirs – avec leurs croyances, habitudes et vision du monde ; Maran se garde toutefois de tomber dans le péché d'exotisme ; les noirs ne sont nullement perçus comme des bêtes curieuses aux mœurs aberrantes, ils apparaissent comme des êtres humains à part entière, avec leurs réflexions, leurs problèmes, leur vie quotidienne.

---

<sup>3</sup> L'Oubangui-Chari fut unifié en 1906 avec la colonie du Tchad – c'est aux rives du lac Tchad que se déroule l'action de *Batouala*. Actuellement, c'est le territoire de la République centrafricaine.

<sup>4</sup> Cf. Chr. Chaulet Achour, *Dictionnaire des écrivains francophones classiques. Afrique subsaharienne, Caraïbe, Maghreb, Machrek, Océan Indien*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 290-293.

<sup>5</sup> Cf. S. Lander, « Qui était vraiment René Maran, le premier Goncourt Noir ? », <http://mondesfrancophones.com/espaces/creolisations/qui-etait-vraiment-rene-maran-le-premier-goncourt-noir/> (consulté le 17 juillet 2011).

<sup>6</sup> Pourtant il est difficile de comprendre aujourd'hui pourquoi *Batouala* ait pu scandaliser à ce point : si la Préface est bien directe dans son expression et elle a bien pu blesser la susceptibilité, le texte du roman ne l'est guère ; tout au contraire, il apparaît comme équilibré – s'il stigmatise le système colonial et les blancs, il n'est point excessivement indulgent envers les noirs. Cf. Ch. Onana, *op.cit.*, p. 25-30.

La philosophie noire englobe la vision du monde, celle de la nature et de la vie humaine. Le monde est perçu comme un tout vivant dont tous les éléments se complètent ; l'homme fait partie intégrante de cet ensemble au même degré que les autres espèces et prend part au mouvement éternel qui s'opère depuis toujours : « L'herbe, qui mange la terre, les animaux, qui mangent l'herbe, l'homme, qui détruit l'herbe et les animaux, – tout meurt » (p. 128)<sup>7</sup>. La nature est personnifiée en permanence et considérée comme un être vivant, aussi est-elle présentée comme ayant des sentiments proches ou identiques que ceux des hommes :

Louée soit la brousse ! On la croit morte : elle est vivante, bien vivante, et ne parle qu'à ses enfants, et à eux seuls ! Fumées, sons, odeurs, objets inanimés, elle emploie le langage qu'elle veut pour s'adresser aux espèces qu'elle commande... (p. 143).

L'indéfinissable silence qui a veillé l'agonie et la mort du soleil s'étend sur toutes les terres. Une poignante mélancolie émeut les étoiles apparues dans l'infini incolore. Les terres chaudes fument en brumes. Les humides senteurs de la nuit sont en marche. La rosée appesantit la brousse... (p. 57).

L'air frais vient, fuit, revient, caresse. Et produisent les arbres un musical frisselis de mille feuilles mouillées. Et frémissent les cimes des hauts fromagers. Et, entre-choquant leurs longues tiges flexibles, les bambous longuement gémissent (p. 38).

Les espèces animales sont constamment présentes, bien connues de l'homme et l'accompagnent au quotidien. Les descriptions de la jungle, avec des noms égrenés d'oiseaux, d'insectes et autres frères mineurs, sont plus que nombreuses, sans pour autant paraître ennuyeuses ou superflues. L'homme ressent les liens forts qui l'unissent à la nature, traitée comme son égale, ce dont témoignent, entre autres, les prénoms donnés aux animaux : « M'Bala, l'éléphant / Bassaragba, le rhinocéros / Bamara, le lion / Koli, la giraffe / Mourou, la panthère ».

Les bêtes et les hommes vivent ensemble, en communauté : « ...bêtes et gens n'ayant, tout au moins pendant la mauvaise saison, qu'une seule et même habitation » (p. 31).

Les liens de l'homme avec le monde environnant sont confirmés par les contes traditionnels, racontés lors de différentes occasions, réunions, ou – tout simplement – pour s'occuper :

...Bissibi'ngui s'allongea sur une natte et leur conta l'histoire de l'éléphant et de la poule [...] C'est depuis ce temps que M'bala, l'éléphant, vit dans la brousse et Gato, la poule, parmi les villages des hommes (p. 53-55).

---

<sup>7</sup> Cette citation de *Batouala* et toutes les autres, ayant été placées dans le présent article, viennent de l'édition suivante : R. Maran, *Batouala. Véritable roman nègre*, Paris, Magnard, 2002 (texte – d'après l'édition de 1938, Albin Michel).

Il connaissait [...] de belles histoires, et avait même envie d'en narrer une qui dévoilait l'origine de la maladie du dormir. Mais cette histoire était trop longue. Il la raconterait une autre fois... (p. 157).

Les contes africains expliquent l'univers – en commençant par l'origine du monde et des hommes, les phénomènes naturels, les coutumes et les gestes quotidiens des humains ; ils constituent un des grands trésors de l'humanité, ils illustrent la riche tradition orale du continent noir. Dans les contes africains tous les éléments de l'univers, du monde et de la nature coexistent et se complètent en assurant une vision globale de la vie.

Les hommes, entre eux-mêmes, sont frères ; ceci est vrai pour tous, sans exception : tout aussi les hommes noirs, en dépit de conflits temporaires qui opposent différentes tribus, que les blancs (malgré tous leurs excès et l'exploitation impitoyable des Noirs) :

L'homme, quelle que soit sa couleur, est toujours un homme... (p. 99).

Il ajouta [...] qu'il n'y avait ni bandas ni mandjias, ni blancs ni nègres ; – qu'il n'y avait que des hommes – et que tous les hommes étaient frères (p. 183).

L'homme doit vivre en paix avec la nature, le monde qui l'entoure : il y arrive en s'appuyant sur le bon sens et l'expérience pratique, mais surtout grâce à la sagesse des générations précédentes et à la tradition. Les coutumes et modes de vie hérités des ancêtres constituent des valeurs inébranlables qui assurent à l'homme l'intégrité, la certitude d'être à sa place et de bien remplir ses obligations envers le monde. Une telle attitude et manière de vivre procurent, sans recourir aux grands mots qui risquent de frôler le pathétique, la paix et la tranquillité au quotidien.

C'était là, chez lui, très vieille habitude. Elle lui venait de ses parents. Ses parents l'avaient héritée des leurs. Les anciennes coutumes sont toujours les meilleures. Elles se fondent, la plupart, sur la plus sûre expérience. De là qu'on ne saurait jamais trop les observer. Ainsi pensait Batouala. Gardien de mœurs désuètes, il demeurait fidèle aux traditions que ses ancêtres lui avaient léguées, mais n'approfondissait rien au delà. Contre l'usage, tout raisonnement est inutile (p. 35-36).

...la coutume, c'est toute l'expérience des anciens et des anciens des anciens. Ils ont empilé en elle tout leur savoir, comme en un panier on empile le caoutchouc (p. 120).

S'est formée ainsi une certaine philosophie pratique de vivre qui permet une pacifique existence quotidienne tendant avant tout à la tranquillité d'esprit, à une vie sans stress inutile, à une vie harmonieuse et pleine de joies, même si ces dernières peuvent paraître bien modestes.

... ne rien faire, c'était profiter, en toute bonhomie et simplicité, de tout ce qui nous entoure. Vivre au jour le jour, sans se rappeler hier, sans se préoccuper du lendemain, ne pas prévoir,

voilà qui est excellent, voilà qui est parfait ! Au reste, pourquoi se lèverait-il ? N'est-on pas, en général, mieux assis que debout et mieux couché qu'assis ? (p. 27).

Travailler peu, et pour soi, manger. Boire et dormir : de loin en loin, des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage et se l'incorporer – tels étaient les seuls travaux des noirs, jadis... (p. 100).

La vie est courte. Vite survient le jour où l'on ne peut plus copuler. Chaque soleil rapproche de la mort. Aussi rien de tel que de s'égayer, tant qu'on en a le pouvoir (p. 107).

Autant de caractéristiques qui contribuent à l'idée de l'être humain vivant en harmonie avec le monde, la nature, les autres et soi-même. Cette conception positive du destin des hommes, vivant en symbiose avec leur environnement, propre à la civilisation africaine aurait pu constituer un des apports des hommes noirs au patrimoine de l'humanité<sup>8</sup>. Mais cet apport n'a été ni proposé aux blancs, ni accepté par eux.

Les blancs, imbus du sentiment de la justesse exclusive de leur vision du monde, n'étaient pas prêts à accepter le moindre apport positif de la part des Noirs<sup>9</sup>.

Les coutumes africaines<sup>10</sup> apparaissent comme trop éloignées, trop étrangères par rapport à celles des blancs pour qu'il soit non seulement question de vouloir les connaître et d'y réfléchir, mais même d'entrer en quelque contact que ce soit avec elles :

Nos danses et nos chants troublent leur sommeil. Les danses et les chants sont pourtant toute notre vie. Nous dansons pour fêter Ipeu, la lune, ou pour célébrer Lolo, le soleil. Nous dansons à propos de tout, à propos de rien, pour le plaisir... (p. 96).

Et tout serait pour le mieux, si les blancs, encore eux, ne s'étaient avisés, un beau jour, de fondre sur Griko, comme un vol de charognards sur la charogne [...] Nous nous efforçâmes de faire aux « boundjous » bonne figure. Notre soumission ne nous a pas mérité leur bienveillance. Et d'abord, non contents de s'appliquer à supprimer nos plus chères coutumes, ils n'ont eu de cesse qu'ils ne

<sup>8</sup> Voir les écrits d'Amadou Hampaté Bâ, grand griot malien, consultant de l'UNESCO : « D'aucuns même demandaient avec ironie quel profit l'Europe pourrait bien tirer des traditions africaines ! À un interlocuteur qui me demandait un jour : 'Que pourrait donc nous apporter l'Afrique !' je me souviens avoir répondu : 'Le rire, que vous avez perdu'. Peut-être bien pourrait-on ajouter aujourd'hui : une certaine dimension humaine, que la civilisation technologique moderne est en train de faire disparaître », in : « Remarques sur la culture. La sagesse et la question linguistique en Afrique noire », *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, *Présence africaine*, 2008 (1<sup>e</sup> éd. 1972), p. 21-22.

<sup>9</sup> « De nos jours, du fait de la rupture dans la transmission traditionnelle, quand l'un de ces sages vieillards disparaît, ce sont toutes ses connaissances qui s'engloutissent avec lui dans la nuit. Et je ne souhaite cela ni pour l'Afrique, ni même pour l'humanité » ; *ibid.*, p.28.

<sup>10</sup> Elles sont beaucoup plus présentes dans le texte même – la transmission des nouvelles par les tam-tams ; le mariage, précédé de négociations concernant la dot ; la polygamie (Batouala a neuf femmes) ; les rites d'initiation marquant l'entrée dans la vie adulte ; la cérémonie des obsèques.

nous aient imposé les leurs. Ils n'y ont, à la longue, que trop bien réussi. Résultat : la plus morne tristesse règne, désormais, par tout le pays noir. Les blancs sont ainsi faits, que la joie de vivre disparaît des lieux où ils prennent quartier (p. 95-96).

Dans *Batouala* le contact entre les blancs et les noirs se limite à la présence physique des uns et des autres dans les mêmes lieux et à la même époque. Le vrai contact, accompagné d'attitude positive envers autrui, d'ouverture et de bienveillance, n'existe pas. La rencontre, qui suppose le contact de deux personnes ou de deux groupes qui se (re)connaissent, ne se réalise nullement ; tout au contraire, est visible le manque total de contact, de transmission, d'échange entre le monde noir et blanc. L'imperméabilité est totale et inconditionnelle – comme si une paroi infranchissable séparait les deux mondes ; la communication se réduit aux exigences de la part des colonisateurs<sup>11</sup>. Ainsi est-il impossible d'analyser les notions ou phénomènes, comme *altérité*, *métissage*, *interférences culturelles*, vu le simple fait que tous ces éléments ne se manifestent point dans *Batouala* ; il ne saurait être question de valeur ajoutée ou de dégénérescence au contact de deux cultures – pour la simple raison que ce contact n'existe pas, il n'y a qu'une co-présence mécanique. La pluralité potentielle des cultures ne se réalise pas ; en pleine époque coloniale, le temps n'était pas encore venu pour que la pluralité soit perçue comme un phénomène enrichissant, et non pas comme synonyme de désordre.

La rencontre des cultures européenne et nègre n'est donc nullement perçue comme enrichissante : elle est ressentie, du côté des noirs, comme une agression et un choc. Batouala, son père et autres personnages représentent leur point de vue et font connaître leurs opinions, il est nécessaire de reconnaître que la seule caractéristique des colonisateurs est celle que présentent les noirs, tandis que les opinions et attitudes des blancs ne sont pas connues. Ces derniers apparaissent surtout comme dominateurs et colonisateurs ; ils exploitent les hommes noirs sans pitié en les traitant comme des bêtes de somme. Ils sont menteurs, hypocrites et ne tiennent pas les promesses faites aux noirs lors de leur installation en Afrique :

Aha ! les hommes blancs de peau. Qu'étaient-ils donc venus chercher, si loin de chez eux, en pays noir ? Comme ils feraient mieux, tous, de regagner leurs terres et de n'en plus bouger ! (p. 27).

... je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des « boundjous ». Jusqu'à mon dernier souffle, je leur reprocherai leur cruauté, leur duplicité, leur rapacité. — Que ne nous ont-ils pas promis, depuis que nous avons le malheur de les connaître ! Vous nous remercirez plus tard, nous disaient-ils. C'est pour votre bien que nous vous forçons à travailler. — L'argent que nous vous obligeons à gagner, nous ne vous en prenons qu'une infime partie. Nous nous en servons pour vous construire des villages, des routes, des ponts, des machines qui marchent, au moyen du feu, sur des barres de fer. — Les routes, les ponts, ces machines extraordinaires, où ça ! Mata ! Nini !

<sup>11</sup> Cf. V. Brinker, « Redécouvrir *Batouala*, roman anti-colonial », <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-29023364.html> (consulté le 17 juillet 2011).



Rien, rien ! Bien plus, ils nous volent jusqu'à nos derniers sous, au lieu de ne prendre qu'une partie de nos gains ! et vous ne trouvez pas notre sort lamentable ?... (p. 99).

Aux yeux des hommes noirs, les blancs sont dotés de tous les défauts imaginables, apparaissent comme des personnages ridicules, bizarres, incompréhensibles et cruels ; pas un seul élément positif n'est mentionné ; ainsi les blancs et leur monde sont-ils critiqués, raillés, dénigrés sous tous les aspects possibles :

- ils sont pleins de mépris envers les noirs,

...Écoute-moi bien. Le N'Gakoura de nous autres, blancs, prit, au commencement des commencements, tout ce qu'il trouva de mieux dans le monde, et avec ça, nous fabriquait. C'est pour ça que le dernier des blancs sera toujours supérieur au premier des nègres (p. 89-90).

- ils ont des idées saugrenues et étonnantes et ne sont pas capables de comprendre les phénomènes les plus simples,

Il fallait vraiment être un blanc pour avoir des idées aussi baroques. Voyons, est-il bien nécessaire de jeter des ponts sur des rivières qu'on peut traverser à gué ? Il est vrai que c'est perdre son temps que d'essayer de comprendre les « manières de blancs »... (p. 64).

« Les blancs n'ont pas l'air de comprendre l'utilité qu'il y a de savoir où l'on pose le pied » (p. 50).

- ils sont impatients, tout leur nuit et ils ont des habitudes aberrantes, par surcroît, ils puent et détestent l'hygiène,

Les blancs pestent contre la piqure des moustiques [...] Ils craignent les mouches-maçonnes. Ils ont peur de cette écrevisse de terre... [...] En un mot, tout les inquiète. Comme si un homme digne de ce nom devait se soucier de tout ce qui vit, rampe ou s'agite autour de lui ! — Les blancs, aha, les blancs... N'affirmait-on pas que leurs pieds n'étaient qu'une infection ? Quelle idée aussi que de les emboîter dans des peaux noires, blanches ou couleur de banane mûre ! Et s'il n'y avait encore que leurs pieds à puer ! Lalala, mais tout leur corps transpirait une odeur de cadavre ! (p. 42).

...la propreté corporelle. Seuls les blancs n'en ont cure. Peut-être la méprisent-ils ! En tout cas, la moindre ablution leur fait horreur. Ils en usent le moins possible. C'est sans doute pour ça qu'ils puent toujours le cadavre (p. 66-67).

- ils sont différents dans leur anatomie et ont des mœurs sexuelles étonnantes,

On disait couramment des blancs ou boundjous, que leur nerf viril était d'ordinaire de moindre volume que celui des hommes noirs de peau. On ajoutait, en revanche, qu'ils passaient ces derniers dans l'art de savoir se servir du seul outil dont la vue remplit toujours d'aise les femmes et les plonge dans le ravissement (p. 64).

...d'aucuns prétendaient que certains blancs se conduisaient avec les femmes comme font deux chiens mâles qui se cavalent. Goût pareil paraissait anormal et trop infect pour ne pas être une calomnie (p. 64).

- le seul contact avec les blancs corrompt et dégrade,

À quelles ignominies bestiales ne se livre-t-elle pas ? Je l'excuse toutefois, volontiers. Elle a été la femme d'un blanc. Et cela explique tout (p. 75).

L'accusation très dure est celle qui stigmatise la cruauté des hommes blancs, qui s'entretuent et impliquent les noirs dans leurs conflits lointains :

On disait encore qu'en France, à M'Potou, là-bas, au-delà de la Grande Eau, les frandjés étaient en palabre avec les zalémans et qu'ils les battaient comme on ne bat qu'un chien (p. 88).

– On commence, paraît-il, à embarquer tous les « yongo-rogombés » pour M'Poutou, à cause des grands palabres qu'il y a actuellement entre les blancs frandjés et les blancs zalémans.

La cruauté concerne tout aussi bien la vie privée, et les femmes blanches ne sont pas meilleures :

...les nègres n'étaient plus que des esclaves. Il n'y avait rien à espérer d'une race sans cœur. Car ces « boundjous » n'avaient pas de cœur. N'abandonnaient-ils pas les enfants qu'ils avaient des femmes noires ? (p. 100).

Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. On avait cru longtemps qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait, on les respectait, on les vénérât à l'égal des fétiches. — Mais il avait fallu en rabattre. Aussi faciles que les femmes noires, mais plus hypocrites et plus vénales, elles abondaient en vices que ces dernières avaient jusqu'alors ignorés (p. 100-101).

Il est néanmoins nécessaire de noter qu'en dépit de toutes les critiques adressés aux blancs, Batouala et ses compatriotes apparaissent comme dociles, ils semblent s'être résignés à leur sort des colonisés et adoptent majoritairement une attitude de soumission passive :

...Zalémans, frandjés, frandjés, zalémans : ne sont-ce pas toujours des « boundjous » ? Alors, pourquoi changer ? Les frandjés nous ont asservis. Nous connaissons maintenant leurs qualités et leurs défauts. C'est déjà quelque chose, je te l'assure, bien que je n'ignore pas qu'ils s'amusent de nous comme Paka, le chat sauvage, le fait d'une souris (p. 92).

Au fond, on obéirait bien aux « boundjous », sans même songer à protester, s'ils étaient seulement plus logiques avec eux-mêmes. Le malheur est qu'il n'en est rien... (p. 96).

N'étant pas les plus forts, nous n'avons qu'à nous taire. Il y va de notre tranquillité. [...] Nous ferions mieux de moins invectiver contre les blancs et de boire davantage. Vous savez aussi bien que moi, que le lit excepté, le pernod est la seule importante invention des « boundjous » (p. 101-102).

Certaines observations témoignent d'un sens critique dirigé vers soi-même, il y en a également qui frôlent l'humour. Les héros noirs admettent volontiers qu'ils ne sont pas très énergiques, qu'ils apprécient les plaisirs de la vie

quotidienne calme et sans bouleversements, qu'ils n'aiment pas travailler outre mesure et ce qui leur importe le plus, c'est de rester tranquilles. Bien rares, voire exceptionnels, sont les moments où ils expriment ouvertement et de manière plus vivace leur colère.

Force est de souligner que les héros noirs s'expriment de manière directe, sans mensonges ou hypocrisie, sans tergiverser ; ils apparaissent ainsi comme des êtres simples qui ne cachent pas leurs pensées. Par endroits, ils risquent de passer pour naïfs, surtout quand ils expriment leurs étonnement et admiration envers quelques phénomènes observés chez les blancs :

Ohu !... Jamais les hommes noirs de peau, sorciers, « somalés » ou féticheurs, n'avaient rien fait de pareil, jamais ils ne pourraient réaliser de telles merveilles ! (p. 44).

Et ce « doctorro » – c'est le nom que les blancs donnent à celui qui, chez eux, fait commerce de sorcellerie – et ce « doctorro » qui vous faisait pisser bleu – ehein ! bleu, – lorsque tel était son bon plaisir (p. 44).

Il serait ainsi difficile d'envisager le phénomène de la rencontre des cultures, encore moins celui de la pluralité, dans le roman de *Batouala*. Pour qu'il y ait une véritable rencontre, les deux parties devraient témoigner d'un minimum de bonne volonté et d'acceptation mutuelle. Ce n'est nullement le cas dans l'œuvre de René Maran : le monde noir et le monde blanc se côtoient, mais le vrai contact ne s'instaure à aucun niveau – humain, psychologique, culturel, ou linguistique. Léopold Sédar Senghor remarquait à propos de *Batouala* : « Après *Batouala*, on ne pourra plus faire vivre, travailler, aimer, pleurer, rire, parler les nègres comme les blancs. Il ne s'agit même plus de leur faire parler 'petit nègre', mais wolof, malinké, éwondo, en français. Car c'est René Maran qui, le premier, a exprimé l'âme noire avec le style nègre en français »<sup>12</sup>. En une langue française impeccable, Maran témoigne de l'échec de la rencontre des blancs et des noirs. Les paroles de la Préface qui résonnent fort jusqu'à l'époque actuelle le confirment :

Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents [...], tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. À ta vue, les larmes de sourdre et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes... (Préface, p. 17).

En dépit de toutes les difficultés et des opinions contestables, et avec la perspective d'une centaine d'années depuis sa publication, il est clair que *Batouala*

<sup>12</sup> L. Sédar Senghor, « René Maran, précurseur de la négritude », in : *Liberté I, Négritude et Humanisme*, Paris, 1964, cité dans : D. Brahimi, *Langue et littératures francophones*, Ellipses, 2001.

a frayé le chemin aux continuateurs<sup>13</sup> – chantres de la négritude (le roman est publié une quinzaine d’années avant la parution des premières œuvres de Césaire, Senghor et Damas) et, plus tard, aux écrivains de l’époque des indépendances ainsi que, finalement, aux témoins engagés de l’actualité.

---

<sup>13</sup> Cf. Ch. Onana, *op. cit.*, p. 180-185 ; V. Brinker, *op. cit.* ; et J.-M. Andrault, « Hommages à René Maran », [www.imagesetmemoires.com/doc/Articles/Hommages\\_Rene\\_Maran.pdf](http://www.imagesetmemoires.com/doc/Articles/Hommages_Rene_Maran.pdf) (consulté le 16 juillet 2011).